

matique, c'est penser qu'une esthétique environnementale permet de renouveler l'idée du plaisir à s'associer à d'autres, à éprouver certains environnements, à se ressentir vivant dans des conditions qui nous mettent à l'épreuve collectivement.»

Blanc 2016 : 38-39

ECHELLE INCONNUE

- ◇ Adorno, Theodor, Horkheimer, Max (1974), *Dialectiques de la Raison*, Paris, Gallimard.
- ◇ Bauman, Zygmunt (2006), *La vie liquide*, Le Rouergue/Chambon.
- ◇ Berg, Peter (dir.) (1978), *Reinhabiting a Separate County: A Bioregional Anthropology of Northern California*, San Francisco, Planet Drum Foundation.
- ◇ Blanchetti, Christiana (dir.) (2015), *Territoires partagés*, Genève, MétisPresses.
- ◇ Blanc Nathalie (2016), *Les formes de l'environnement*, Genève, MétisPresses.
- ◇ D'Arieno, Roberto, Younés, Chris, Lapenna, Annarita, Rollet, Mathias (dir.) (2016), *Ressources urbaines latentes*, Genève, MétisPresses.
- ◇ Debry, Jean-Luc (2012), *Le cabocheur pavillonnaire*, Paris, L'échappée.
- ◇ Ellul, Jacques (2010), *Le bluff technologique*, Eyraud/Pluriel.
- ◇ Guatteri, Félix (1989), *Les trois écologies*, Paris, Gallie.
- ◇ Illich, Ivan (1973), *La convivialité*, Paris, Seuil.
- ◇ Illich, Ivan (1994), *Dans le miroir du passé*, Paris, Descartes et Cie.
- ◇ Jullien, François (2016), *Il n'y a pas d'identité californielle*, Paris, L'Herne.
- ◇ Kelly, Kevin, (2013) « The Post-Productive Economy », 1^{er} Janvier 2013 (article en ligne).
- ◇ Koollhaas, Rem (2011), *Junkspace. Repenser rudimentairement l'espace urbain*, Paris, Payot.
- ◇ Latouche, Serge (2004), *Survivre au développement: de la décolonisation de l'imaginaire économique à la construction d'une société alternative*, Paris, Mille et Une Nuits.
- ◇ Magnaghi, Alberto (2003), *Le projet local*, Bruxelles, Mardaga.
- ◇ Mangin, David (2004), *La ville franchisée*, Paris, La Villette.
- ◇ Nussbaum, Martha (2012), *Capacités: Comment créer les conditions d'un monde plus juste*?, Paris, Flammarion.
- ◇ Portez, Claire, « La ville officieuse », in Rollet, Mathias, Guérant, Florian (dir.) (2018), *Repenser l'habitat. Alternatives et proportions*, Paris, L&S.
- ◇ Rabhi, Pierre (2010), *La sobriété heureuse*, Actes, Aécis Sud.
- ◇ Ruskin, John (1860) *Unto this last (Il n'y a de richesse que la vie)*, Paris, Le pas de côté, 2012).
- ◇ Rollet, Mathias (2016), *Lobolésence. Quartir l'impossible*, Genève, MétisPresses.
- ◇ Rollet, Mathias (2017), *Critique de l'habitabilité*, Paris, L&S.
- ◇ Sansot, Pierre (1971), *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck.
- ◇ Simat, Agnès, Zamba, Mathilde (dir.), *Gouverner la décroissance. Politiques de l'anthropocène III*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017.

Adresse: 11/13 rue Saint Etienne des
Tonneliers 76000 Rouen

Numéro téléphone: +33 (0)2 35 70 40 05

Adresse mail: mel@echelleinconnue.net

Site internet: www.echelleinconnue.net

Myrthe fondateur/Postulat :	« Il faut combattre avec la ville que l'on voudrait, et qui ne figure pas au cadastre, celle qui y figure, de là; peut-être, l'avènement des mots géants. » A. Gatti dans <i>Les personnages de théâtres meurent dans la rue</i> . Berlin
Date de création :	1998
Localisation :	Rouen/Moscou
Statut juridique :	Association Loi 1901
Nom des membres fondateurs :	Stany Cambot Stéphanie Fernandez Recatala.
Nombre de salariés :	8
Nombre de collaborateurs :	Indéfini
Profil des membres :	Déserteurs de l'Ordre des architectes, de la géographie académique, de la production culturelle standard, de l'éducation populaire, de la création informatique et électronique ou du journalisme....
Champ d'action :	Recherche/Action/Création en architecture, urbanisme, art, hacking, cinéma et édition. Soit, le Désordre culturel
Plus-Value :	Démocratie directe ou quelque chose du genre et mise en doute des concepts et ritournelles des faiseurs de villes.
Projets emblématiques :	Ville Nomade, Histoires clandestines de la modernité, Édition Eerrotopia. Sanitaires Vago, Ciné-Truck MKN-VAN, Niglo Blaster
Distinctions :	Mise sous surveillance de nos locaux par la DCRI, Expulsion du catalogue et de l'exposition SMLXL de Jean Nouvel, Rem Koolhaas et Stefano Boeri, Visite sporadique des renseignements généraux



Echelle inconnue
Avec Stany,

Le 3 septembre 2016
En fin de matinée,
À Rouen,
Sur l'île Lacroix
Lors de « Désinventer la Seine, à la lumière
de ses réalités nomades ».

☺ « Les cadastres ou les cartes actuelles qui servent de base
aux politiques urbaines ne décrivent plus le territoire de tous
mais deviennent un outil pour calculer l'impôt et la propriété »

[Georges] Dans quel contexte Echelle Inconnue est né ?

[Stany] Echelle Inconnue est né en 1998, mais on peut faire remonter sa genèse ou sa nécessité aux mouvements sociaux de 1995 auxquels, les étudiants des Écoles d'Architecture ont grandement participé en particulier en Normandie. D'abord lancé comme une réaction aux réformes de l'enseignement, ces grèves ont été un moment très actif pendant lequel les étudiants ont croisé les acteurs des différents mouvements sociaux comme les cheminots par exemple. C'est aussi à ce moment-là que nous avons pris conscience de l'énorme fracture à laquelle nous faisons face: prétendre construire le bonheur de l'Autre sans même le connaître et parfois malgré lui. Nous avons commencé à ré-envisager notre pratique, à prendre

conscience des manques et de la nécessité de réinventer notre métier. À partir de cette année là, l'État a décidé d'intervenir sur le marché du bâtiment en limitant le nombre d'architectes sortant des écoles. La naissance d'*Echelle Inconnue* provient de cette remise en question générale de notre métier. Nous sommes partis du constat que l'ensemble des documents représentatifs du territoire, avec lesquels nous avons travaillé pendant nos études, ne rendaient pas compte de la notion d'espace habité ou de récit qui étaient pourtant présentes dans la cartographie médiévale. Les cadastres ou les cartes actuelles qui servent de base aux politiques urbaines ne décrivent plus le territoire de tous mais deviennent un outil pour calculer l'impôt et la propriété. On peut alors se demander ce que deviennent les sans-abris, les gens du voyage...

Notre premier projet était simplement et naïvement de travailler avec des sans-abris à une tentative de représentation de l'espace autre que le cadastre dont ils étaient exclus. J'ai commencé seul ce travail et après une année, des étudiants en architecture mais également des personnes du monde du théâtre ont commencé à me rejoindre. En 2000, nous étions une équipe de trois ou quatre personnes. Aujourd'hui, l'équipe est constituée de personnes issues de sphères très différentes. Il y a des géographes, des journalistes, des hackers, des personnes venant du monde de la culture ou du cinéma. Nos compétences sont multiples et notre équipe grossit au fur et à mesure.



Niglobalster
Echelle Inconnue

[G] Le nom *Echelle Inconnue* provient-il de cette volonté de cartographier ce qui ne l'est pas encore ?

[S] Le nom vient de mon diplôme passé en 1997 à l'École d'architecture de Rouen. Avant que l'école ne décide de nous limiter et de calibrer les diplômes, nous avions une grande liberté sur les possibilités de rendus et de projets. Or les réformes de l'en-seignement de 1995 annonçaient une remise au rang des étudiants

diplômés, sans doute histoire de former les bons petits architectes nécessaires au marché du bâtiment. Mais en élaborant ce nouveau règlement, l'école n'avait pas précisé d'échelle ou de sujet spécifique aux documents présentés en projet de fin d'étude. Je m'en suis amusé et ai réalisé pour mon diplôme des façades, des coupes et des plans de dispositifs explosifs à échelle inconnue. C'est devenu le nom du groupe !

[G] Sous quelle forme le collectif *Echelle Inconnue* est-il né ?

[S] J'ai commencé le travail sans argent et pour pouvoir recourir aux financements publics, il nous fallait nous structurer en association, avoir un administrateur et un producteur, définir un projet artistique, entrer en dialogue avec les institutions publiques. Nous avons monté l'association en 1998, c'était la forme légale qui nous permettait de fonctionner le mieux possible et d'avoir une interface.

L'idée de départ était de se payer car non seulement nous considérons que tout travail mérite salaire mais en plus, il était plus intéressant d'être mal payé à le faire plutôt que d'être bénévole et vendre parallèlement notre force de travail à une entreprise capitaliste.

Néanmoins il arrivait que les apports financiers ne soient pas toujours réguliers, ce qui induisait des restructurations naturelles au sein de l'association quand certains membres décidaient de partir vers d'autres horizons.

[G] Qu'est-ce qui rassemble les membres d'*Echelle Inconnue* ?

[S] Sortir du marché d'une part. Certains d'entre nous ont pratiqué en agence avant d'intégrer le groupe. C'est en agence que nous avons pris conscience de l'incapacité de l'exercice commercial à prendre en compte de manière sérieuse le problème auquel l'architecture souhaite répondre. La pression financière et la pression du commanditaire sont beaucoup trop fortes. *Echelle Inconnue* a constitué pour tous une sorte d'œil de cyclone où la pression des milieux professionnels est limitée. Nous sommes des fondamentalistes. L'idée est de remettre en question les représentations qui permettent de « penser la ville » de manière générale tout comme les ritournelles prétextes à l'intervention ou justifications : ville durable, smart city, participation, etc. En gros, en découvrant avec la ville comme machine à exclure.

[G] En quoi consiste le travail d'*Echelle Inconnue* ?

[S] Depuis 1997 nous faisons en réalité le même projet qui consiste à remettre en question les représentations officielles de la ville. Nous avons par exemple travaillé sur la présence politique dans la ville, en étudiant le rapport qu'entretient le militant avec l'espace public. Jusque dans les années 90, le modèle de revendication qui prévalait était celui du cortège qui visait à bloquer la ville comme espace du pouvoir, sa circulation, son économie. Mais aujourd'hui il y a un découplage de l'espace public et de

l'espace du pouvoir: le président de la République lui-même exerce son pouvoir entre autre par l'intermédiaire des médias, l'économie n'a plus besoin du lieu de la Bourse pour fonctionner, etc. On assiste à une véritable virtualisation des pouvoirs et par là, à une perte de valeur politique de l'espace et de la ville. Mais 1995 et le contre sommet de Seattle marquent un tournant dans le rapport du combat politique et de la ville. A la place de manifester comme avant dans la rue, le combat se passe là où le pouvoir se recristallise et reprend lieu (G8, G20, sommets internationaux), ce qui le rend finalement encore plus urbain que les précédents. Dans le cas des contre-sommets ou en encore de Notre-Dame-des-Landes, le premier geste du combat politique devient alors la construction d'une ville temporaire: il faut accueillir tous ces militants qui vont se déplacer. Il s'agit par exemple de la création de villages inter-mondialistes, comme celui que nous avons travaillé à Evian. Nous y avons installé un Atelier Cartographique de Campagne avec les militants pour définir cet espace. C'était la traduction urbaine d'un patchwork politique et ce fut le début de notre travail sur le nomadisme politique.

Nous sommes très proches du travail de recherche, mais nous essayons davantage de produire de la connaissance par le bas que de mettre en place de l'analyse hors sol ou vue d'avion.



Carte postale Vago
Echelle Inconnue

Nous sommes aussi parfois constructeurs, même si je trouve qu'aujourd'hui on construit trop. Les agences et les collectifs d'architecture sont essentiellement formés d'architectes. Il n'y a donc pas d'autres disciplines qui apportent des outils complémentaires et permettent de répondre à des problèmes posés par autre chose que des solutions constructives. Parfois, la solution peut être de ne pas construire. C'est ce que l'on prône au sein de groupe, en se donnant le droit de répondre de la façon qui nous semble la plus pertinente en fonction du questionnement soulevé. Nous le faisons avec des formes humbles et nous utilisons

l'architecture comme Aikido, c'est-à-dire comme une arme auprès des institutions, des administrations et des préfets. Il nous est par exemple arrivé de répondre à certains problèmes soulevés par les autorités par des éléments nomades, de l'ordre de l'éphémère, qui se démontent, se réadaptent, se déplacent. C'est ce que nous avons mis en place dans des bidonvilles au Havre. Ici, la forme architecturée est entrée en dialogue et en conflit intelligent avec la préfecture. Nous avons construit des toilettes pour faire tomber l'argument d'insalubrité perpétuellement invoqué par les autorités pour expulser. Nous les avons conçus facilement montables et démontables comme pour dire, « si vous nous dégagez on pourra s'installer ailleurs. Et là encore vous ne pourrez pas nous faire le coup de l'insalubrité »: une sorte d'architecture comme arme. Éléments nomade pour répondre au nomadisme qu'impose l'État.

[G1] Quelle est la manière que vous adoptez pour diffuser votre travail?

[S1] Internet, aussi naïvement que pour les autres, nous est apparu comme un territoire incroyablement qui nous ouvre au monde. Nous avons donc très tôt voulu intervenir sur l'espace web comme sur un territoire. C'est de là que la pratique du hacking est apparue dans *Echelle Inconnue*. Les années 2000 ont aussi été le moment où l'électronique s'est libérée, nous avons pu expérimenter le code et créer des machines.

Carte postale Moldavie
Echelle Inconnue



Cette recherche autour des possibilités de l'électronique nous a amené à nous poser la question de la présence de l'électronique et du numérique dans la ville. On s'est alors intéressé à la vidéo-surveillance. Nous l'avons interprétée comme un calque qui structure l'espace urbain et le construit. Le projet *Fiche 16* que nous avons

mené à Rouen consistait à répertorier les caméras de vidéos-surveillance, tant privées que publiques, installées dans la ville et à s'interroger sur ce que signifie cette présence dans l'espace public. En considérant le périmètre filmé par la caméra nous nous sommes rendus compte de la manière dont s'étendent les séries de règlements intérieurs à l'espace public. Le bon citoyen devient en définitive celui qui est capable d'adapter naturellement son comportement selon son parcours dans la ville en faisant évoluer ses actions en fonction des règlements qui se succèdent dans l'espace public : devant le Perron de la Banque, dans le métro, etc. Cette présence numérique va bien au-delà de ce qu'on pourrait imaginer, elle signe véritablement une transformation de l'espace institutionnel en espace pluri-institutionnel. C'est aussi un témoin de la transformation de la ville. Les voies publiques deviennent des continuités des propriétés privées à proximité qui y appliquent leurs propres règles. L'espace public dont on nous rabat les oreilles n'existe pas ou plus. Nous nous trouvons dans des séries d'espaces où des vigiles (fonctionnaires ou privés) contrôlent le respect des différents règlements par des citoyens schizophrènes.

[G] Comment décrieriez-vous le modèle économique du collectif Echelle Inconnue ?

[S] La plupart du temps nos financements viennent du public. Le côté protéiforme d'Echelle Inconnue nous permet d'intéresser différents types d'institutions tant sociales, politiques que culturelles et nous permet de trouver de l'argent à différents endroits. Ces derniers temps, nous allons chercher de plus en plus d'argent dans le domaine privé.

Nous évitons de répondre à des commandés y compris publiques car nous considérons la pression et l'attente du politique beaucoup trop présentes. Les choses deviennent alors trop compliquées. Notre travail c'est finalement de produire de la connaissance par le bas, élaborer une parole avec les gens et ce n'est pas ce que les politiques souhaitent entendre.

Nous essayons un peu de produire notre commande. Généralement j'écris des projets, puis je discute avec notre administrateur sur la façon de pouvoir les financer.

Il est vrai que le fait qu'on ne réponde pas à des commandes est un gros manque à gagner. Mais aujourd'hui notre fonctionnement, proche de la maison de production ou de la compagnie, nous permet de nous salarier et d'acheter le matériel nécessaire sans compromettre l'intégrité de notre travail ou utiliser la parole des gens avec qui on travaille comme monnaie.

[G] Avez-vous des liens avec les autres collectifs ?

[S] Il existe en effet un réseau qui se fait et se défait. Nous avons longtemps cru en la possibilité d'un réseau des pratiques alternatives, ce qui nous est finalement apparu comme relativement faux étant

données les idées radicalement différentes de chacun des membres de cette grande famille. Les visées politiques et sociales sont parfois complètement antagonistes.

Nous sommes nombreux à nous être fondés sur les mêmes bases, avec les mêmes requêtes. Même si nous avons tous des approches très différentes nous fonctionnons ensemble et nous nous surveillons tous plus ou moins. Il y a plusieurs vagues. Les années 2000 signent la création de collectifs qui souhaitent intervenir en tant qu'opérateurs et qui sont intéressés par la prouesse constructive. Ces nouveaux groupes veulent court-circuiter le réseau traditionnel qui impose de longues années en agence pour avoir la légitimité de construire. Les groupes nés dans les années 90 ont une approche différente. Ils posent plus la question du faire avec l'autre et s'interrogent sur la place de l'habitant.

Ne pas construire, pour nous, relève de l'affranchissement, alors que pour la plupart des collectifs la victoire tient de cet agir matériel. Le fait de travailler directement avec les gens calme nos envies constructives d'architectes. Travailler plus à essayer de comprendre ce qu'est un lieu habité, c'est aussi ne pas perdre de temps à devoir convaincre des administrations ou autres de la valeur ajoutée d'un certain dispositif. L'architecte doit être humble et accepter ce que les habitants nous apprennent.

[G] Et avec les écoles d'architecture ?

[S] Aujourd'hui, nous sommes très peu liés aux écoles d'architecture même si la (les) crise(s) poussent les établissements qui nous considéraient hier comme marginaux à s'intéresser de plus en plus à nos démarches. Mais ce qui les intéresse c'est surtout la possibilité de nouveaux débouchés commerciaux. J'interviens régulièrement dans les grandes écoles, pour des conférences, mais rien de plus. On cultive une certaine méfiance. On n'a pas travaillé toutes ces années à la marge pour réintégrer le système. Au contraire, nous avons même créé notre propre formation le Doctorat Sauvage En Architecture.

[G] Comment voyez-vous Echelle Inconnue dans dix ans ?

[S] A la vue du chemin emprunté aujourd'hui, notre futur serait probablement de réussir à avoir une empreinte sur des territoires plus distendus et ainsi, de développer une approche qui me semblerait plus pertinente.

Nous nous sommes aussi rendus compte que l'analyse franco-française a des limites. Travailler sur des analyses complètement différentes dans des contextes similaires mais à l'étranger, nous permet un recul et un mouvement de comparaison plus pertinent. Les problèmes que l'on soulève en France sont également présents, de manière plus large, en Algérie où nous avons travaillé et en Russie où nous travaillions aujourd'hui sur les formes foraines de la ville. Ce que l'on vise dans dix ans c'est donc l'internationalisme à plus grande échelle !